

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	- (1989)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Bouvard et Pécuchet ou l'histoire au présent
<b>Autor:</b>	Seylaz, Jean-Luc
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870654">https://doi.org/10.5169/seals-870654</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BOUVARD ET PÉCUCHEt OU L'HISTOIRE AU PRÉSENT\*

Le chapitre VI de *Bouvard et Pécuchet* présente deux singularités. C'est le seul, dans le roman, dont les limites soient précisément datées : il commence avec la Révolution de 48 et s'achève aussitôt après le coup d'Etat du 2 décembre. C'est aussi le seul dans lequel la vie privée et les réflexions des héros soient constamment déterminées par l'Histoire. A partir de ces deux réalités textuelles, je pose différentes questions. 1° Quels sont les faits historiques que Flaubert retient ? (j'introduis ici la notion de «moments reçus» par les historiens, seuls véritables référents, selon Eco, des romans historiques). 2° En face de cette Histoire, comment réagissent les deux «bonshommes» ? (ils sont ici beaucoup plus les porte-parole de l'auteur que ses têtes de Turc). 3° Si Bouvard et Pécuchet vivent «au présent» cette brève existence de la II<sup>e</sup> République, quelle était l'Histoire au présent pour Flaubert durant les années où il composait *Bouvard et Pécuchet* ?

*Au terme de quarante-deux ans d'enseignement dans divers établissements, à l'étranger et à Lausanne, j'ai vu venir avec plaisir le moment de la retraite. Mais qu'on ne voie dans cet aveu nul signe d'ingratitude. J'ai aimé cette maison que je vais quitter. Je m'y suis formé durant les années de guerre, ayant le privilège de suivre les leçons de deux maîtres: René Bray pour le français et André Bonnard pour le grec. Des années plus tard, la Faculté m'a proposé pour un poste de professeur. Et j'ai pu exercer, pendant quelque vingt ans, un des plus beaux métiers qui soient: l'enseignement de la littérature maternelle.*

*Ces années passées à la Faculté m'ont aussi valu de travailler avec des collègues qui étaient autant d'amis. On me permettra de n'en citer que deux. Michel Dentan, auquel m'unissait un long compagnonnage de travail, que la maladie nous a enlevé alors qu'il était dans ses belles années de travail et de recherche. Et Jacques Mercanton, qui fut d'abord mon directeur de thèse.*

---

\* Leçon d'adieu donnée le 4 juin 1987 à l'Université de Lausanne.

*Quand je suis entré à la Faculté comme enseignant, il a fait preuve à l'égard du nouveau venu, son cadet, d'une générosité et d'égards qui ne sont pas ordinaires. Le travail partagé en deuxième partie de licence, des circonstances de nos vies privées, nous ont étroitement liés. Et je voudrais dire le prix que j'attache à l'amitié affectueuse qu'il me porte.*

*J'aimerais exprimer enfin ma reconnaissance à mes étudiantes et à mes étudiants. Je ne suis pas de ceux qui pensent que le poste de professeur serait tout à fait désirable s'il n'y avait pas d'enseignement à donner et d'étudiants dont il faut s'occuper. J'ai eu en face de moi, durant ces années, nombre d'élèves doués, même très doués. Ils étaient exigeants. Et ils attendaient de nous à la fois que nous leur transmettions un savoir objectif, vérifiable, et que nous ne leur gâtions jamais le bonheur de lire. Cela tient davantage à notre parole (donc d'une entreprise de séduction); mais cela suppose aussi que les textes restent pour nous des œuvres, et ne deviennent pas le prétexte à des exercices qui auraient leur fin en eux-mêmes. Devant un tel public, on souhaite ne pas démeriter ni décevoir. Il faut, chaque semaine, gagner la partie. Ces étudiants sont un peu notre conscience, et un miroir. Je n'oublie pas ce que leur présence, leurs exigences, ont été pour mon enseignement et pour mes travaux. Je tiens à leur dire ici ma gratitude.*

*Si j'ai choisi de parler ce soir de Bouvard et Pécuchet ou l'Histoire au présent, c'est d'abord parce que cet exposé est le prolongement d'un des derniers séminaires que j'ai dirigés en deuxième partie de licence. Mais c'est aussi parce qu'il témoigne de mon itinéraire de lecteur et d'enseignant. Quand j'ai fait mes études à la Faculté, j'étais, avec bon nombre de mes camarades, résolument essentialiste. Pour nous, le texte littéraire était une réalité autonome, «calme bloc ici-bas» dont les rapports avec un individu et son époque étaient sans intérêt. Ce qui m'importait dans les Liaisons dangereuses, quand je rédigeais ma thèse, ce n'était pas la dimension ou la signification historiques du libertinage. Mais c'étaient des figures mythiques: des héros sans âge de l'intelligence calculatrice et manipulatrice.*

*Plus tard se sont succédé toutes les entreprises de la nouvelle critique, auxquelles nous avons dû nous initier, mais dont il fallait aussi évaluer la rigueur, l'efficacité ou la fertilité, très variables. Or, en réaction contre les excès du structuralisme qui, à sa façon, refuse lui aussi la dimension historique des œuvres, se manifeste vigoureusement, depuis quelques années, une critique qui prône le retour nécessaire à l'Histoire. Il ne s'agit pas de revenir à la cri-*

*tique telle que la pratiquait un Lanson. Pas de retour à la case de départ comme le voudraient ceux qui n'ont pas jugé bon d'accomplir le périple. Car, mettant à profit tous les acquis de la linguistique et de la narratologie, cette critique s'intéresse à l'écriture de l'Histoire, à la façon dont les œuvres inscrivent dans le texte leurs liens avec le temps; et, par exemple, à la mise en roman des réalités historiques. Bref, pour reprendre une formule bien connue, «non pas le reflet du réel, mais le réel du reflet». Cette ouverture me paraît une des entreprises les plus nécessaires, les plus prometteuses et déjà les plus fécondes, de la critique contemporaine. C'est à elle que j'ai souhaité apporter ma contribution.*

\* \* \*

Les rapports de Bouvard et de Pécuchet avec l'Histoire se présentent sous deux aspects — fort différents mais, pourrait-on dire, complémentaires.

Il y a d'abord, aux chapitres IV et V, la curiosité des héros pour le passé (les origines de la France, les Celtes, la Révolution française), leurs lectures et l'expérience décourageante qu'ils font: il leur paraît impossible de trouver la vérité soit chez les historiens (inexactos, partiaux et nourris de préjugés), soit — malgré le plaisir qu'ils ont éprouvé à la découverte des récits de Walter Scott — chez les auteurs de romans historiques. A quoi s'ajoute l'échec d'un projet: celui de rédiger eux-mêmes une biographie du duc d'Angoulême. Tout cela constitue une étape de l'interminable quête d'un savoir, théorique et pratique, qui renvoie les héros, chapitre après chapitre, de livres en livres et d'échec en échec.

Mais il y a aussi l'Histoire telle qu'elle est en train de se faire et dont ils vont être les témoins attentifs. C'est ce que j'appelle l'Histoire au présent — je reviendrai tout à l'heure sur cet intitulé. Comment la vivent-ils? Comment s'écrit dans le texte leur rapport à l'actualité et leur compréhension de ce présent? Et comment interpréter ici le projet de Flaubert? Ce sera le thème de mon exposé. Je me limiterai, pour ce faire, à certains aspects du chapitre VI.

Partons d'un premier constat. La diégèse et la découpe narrative de ce chapitre sont très précisément datées et correspondent exactement à un chapitre attendu, obligé, d'une Histoire de France. Il s'ouvre sur la Révolution de 48:

Dans la matinée du 25 février 1848, on apprit à Chavignolles, par un individu venant de Falaise, que Paris était couvert

de barricades — et le lendemain, la proclamation de la République fut affichée sur la mairie.

Et il s'achève avec l'annonce du coup d'Etat du 2 décembre 1851 :

Mme Bordin entra.

C'était le 3 décembre 1851. Elle apportait le journal.

Ils lurent bien vite et côté à côté, l'Appel au peuple, la dissolution de la Chambre, l'emprisonnement des députés.

En d'autres termes, ce chapitre VI, c'est la II<sup>e</sup> République vécue à, et vue de Chavignolles.

Le fait mérite d'être souligné. La chronologie de *Bouvard et Pécuchet* est, dans l'ensemble, très floue. De temps en temps apparaît une date. C'est le 14 janvier 1839 que Bouvard se voit notifier l'héritage dont il va bénéficier. C'est durant l'été 1845 que les deux héros lisent *l'Histoire de la Révolution française* de Thiers. Mais la durée de chacune de leurs entreprises, tout comme la période couverte par un chapitre, ne sont jamais précisées.

Par ailleurs, avant 1848, l'Histoire au présent ne conditionne guère les réflexions ou l'activité de Bouvard et de Pécuchet. Et, passé le 2 décembre, l'Empire, avec ses péripéties, sollicite peu l'attention des héros. Il se manifeste avant tout comme un climat moral. Nous apprenons incidemment que le professeur Varrot a été «exilé au Deux décembre»; que l'instituteur Petit a dû renoncer à son combat: il communie. Relevons encore quelques allusions à la guerre d'Italie, à la déception des réactionnaires devant l'Empire libéral («Napoléon III n'était plus un Sauveur») ou aux mœurs du monarque («De quoi s'occupait l'Empereur? de femmes sans doute!»)

J'ajouterais ceci. Le lecteur ou le critique sont tentés de lire parallèlement *Bouvard et Pécuchet* et *L'Education sentimentale*, puisque l'un et l'autre romans mettent en scène la même période historique; et de s'intéresser aux emplois divers que l'auteur fait des mêmes événements. Je soulignerai, quant à moi, une différence notable. Dans *l'Education sentimentale*, le vecteur temps est orienté, et le récit déterminé, par la vie sentimentale du héros.

— Ce qui est un moyen efficace de rendre sensible l'indifférence de Frédéric Moreau à l'Histoire telle qu'elle est en train de se faire et son refus de s'engager. Cette prééminence du privé sur le public se manifeste en particulier par le fait que la chronologie historique est subordonnée à la chronologie «sentimentale» de Frédéric. Le 22 février 48 est d'abord («mardi prochain») la date du rendez-vous que Mme Arnoux a accordé à Frédéric. Le calendrier des

Journées de juin doit être reconstitué par le lecteur à partir de, et à l'intérieur du bref séjour que Frédéric fait à Fontainebleau avec sa maîtresse Rosanette. La date importante pour lui, c'est le 1<sup>er</sup> décembre 1851, jour de la vente aux enchères des biens de Mme Arnoux, et non pas celle du coup d'Etat, le lendemain. D'où une double lecture que le roman impose au lecteur: une lecture des événements selon Frédéric; et une lecture de ces mêmes événements selon l'Histoire, comme faits politiques que le texte paraît souvent se contenter de juxtaposer à la vie sentimentale du personnage. C'est donc au lecteur qu'incombe le soin d'articuler ces deux chronologies pour en dégager une signification que leur coexistence implique, mais que le texte n'explicite jamais. Tel critique lit dans cette double chronologie une dérision des grandes dates historiques. Tel autre y voit des «correspondances poétiques». Mais on a proposé aussi une lecture résolument politique du roman. Ainsi Lorenza Maranini<sup>1</sup> qui affirme: le roman sentimental et le roman politique sont indissociables; et il est impossible de concevoir le dénouement désolé du roman de Frédéric sans le coup d'Etat du 2 décembre.

Rien de tel pour le chapitre VI de *Bouvard et Pécuchet*. Ici, pas de double lecture. Le vecteur temps, l'activité et les pensées des héros sont entièrement déterminés par l'Histoire. Ce sont les péripéties de la vie politique, la montée du parti de l'Ordre et l'échec de la République qui scandent et organisent la progression du récit.

Ce chapitre VI a donc dans le roman, et je dirais même dans l'œuvre romanesque de Flaubert, un statut particulier. L'auteur a visiblement voulu que cette partie se conforme à une pratique optimale du roman historique: une fiction dans laquelle l'Histoire n'est pas seulement un décor, un arrière-plan, mais un espace diégétique où les faits politiques déterminent constamment le vécu, les activités et les réflexions des héros. Il voulait que leur entreprise: la conquête d'un savoir, d'une maîtrise ou d'une compréhension du monde, comporte aussi cette étape; où le problème n'est plus pour eux d'essayer d'assimiler diverses sciences ou techniques à partir des manuels, mais de déchiffrer ce qui est en train de s'écrire sous leurs yeux et de comprendre leur temps.

D'où cet ancrage dans l'Histoire au présent, et cette espèce de test auquel les héros sont soumis. — Je n'oublie pas, certes, que l'ensemble du roman, en tant qu'odyssée dans l'univers du savoir, appartient lui aussi à l'esprit du temps; et qu'il témoigne d'une volonté de mettre en perspective critique une réalité historique: les

ambitions de la science et la mythologie du progrès qui a marqué si fortement le XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'en reste pas moins que la particularité du chapitre VI, telle que je l'ai mise en lumière, méritait d'être soulignée d'emblée.

Quant aux raisons que l'homme Flaubert avait de mettre ses héros en mesure d'affrontrer l'Histoire au présent, j'y reviendrai.

\* \* \*

Examinons de plus près ce chapitre en tant que séquence d'un roman historique. Depuis quelques années, les sémioticiens se préoccupent beaucoup du statut et d'une définition de la référence. Aucun d'eux ne soutiendrait, aujourd'hui, que le référent est tout simplement le réel. Tous s'accordent pour admettre que le référent est déjà une image construite du réel. Le mot ne renvoie jamais à la chose mais à une «unité de sens» que l'Histoire, la culture, la société ont élaborée et que les lecteurs ont intériorisée. C'est à ces unités de sens que réfèrent les signes d'un roman. C'est grâce à ce bagage que le lecteur comprend ce qu'il lit. Davantage, c'est à l'aune de ces référents culturels (dont font partie aussi l'univers de croyance propre à une époque et les scénarios romanesques dont le public a l'habitude) que le lecteur évalue la «vérité» ou la «fausseté» d'une fiction. Umberto Eco en tire, en ce qui concerne le roman historique, la conséquence suivante: le référent d'un roman historique, ce sont avant tout les manuels d'histoire; en d'autres termes les discours tenus par les historiens et admis comme vrais par les lecteurs. On peut donc introduire ici la notion de «moments reçus» de l'Histoire — la formule est de Claude Duchet; elle dit bien la part de convenu qui fonde, ici aussi, la référentialité, et la dimension imaginaire de toute réalité historique.

Fort de cette thèse, et pour examiner de ce point de vue le contenu du chapitre VI, j'ai consulté un ouvrage «classique» sur cette période: *La II<sup>e</sup> République*, de Louis Girard, paru à Paris en 1981<sup>2</sup>. J'ai pu établir que presque tout ce que Girard relève de significatif, dans la période 1848-1851, pour dessiner l'histoire de la II<sup>e</sup> République, cette brève trajectoire qui conduit de l'unanimité (momentanée, trompeuse) de février 48 au grand ralliement réactionnaire de décembre 1851, bref que presque tous les «moments reçus» par l'historien trouvent leur place, se trouvent à leur place dans le chapitre que j'étudie. C'est ainsi que, dans le roman, nous partons de ces premières réactions

Ce grand événement stupéfia les bourgeois.

Mais quand on sut que la Cour de cassation, la Cour d'appel, la Cour des Comptes, le Tribunal de commerce, la Chambre des notaires, l'Ordre des avocats, le Conseil d'Etat, l'Université, les généraux et M. de la Rochejacquelein lui-même donnaient leur adhésion au Gouvernement Provisoire, les poitrines se desserrèrent; — et comme à Paris on plantait des arbres de la liberté, le Conseil municipal décida qu'il en fallait à Chavignolles.

pour aboutir à

La fusillade sur les boulevards eut l'approbation de Chavignolles.

Le problème qui m'intéresse ici est en fait essentiel dans l'élaboration, et pour la production du sens, d'un roman historique. C'est celui de la sélection, opérée par l'auteur, de faits significatifs empruntés à l'Histoire, pour construire un récit enchaîné. En ce qui concerne la politique extérieure durant ces années-là, Flaubert a retenu le débat sur l'intervention en Pologne (qui va provoquer l'envahissement de la Chambre le 15 mai 1849) et l'expédition de Rome pour protéger le pape. Dans le domaine de la politique intérieure, il évoque d'abord certaines initiatives du Gouvernement provisoire: la suppression de l'esclavage aux colonies et l'abolition de la peine de mort en matière politique. Puis le début de la réaction: l'échec des Ateliers nationaux et leur fermeture — d'où les émeutes de Juin<sup>3</sup>, l'élection du prince Bonaparte à la présidence, l'arrestation de Proudhon. Ce sont ensuite la mise au pas des enseignants primaires avec la loi Falloux, du 15 mars 1850, qui soumet les instituteurs au contrôle du curé et du préfet; la loi du 31 mai 50 qui limite le suffrage universel et prive trois millions de citoyens de leurs droits politiques; la loi sur le colportage (18 juin 1850; les colporteurs étaient, aux yeux des partisans de l'Ordre, les grands diffuseurs de «mauvaise» littérature) et la loi sur la Presse de juin-juillet 1850, qui majore le cautionnement, rétablit la censure et frappe d'une taxe prohibitive la publication de romans feuilletons. Ce sera enfin le coup d'Etat du 2 décembre, l'emprisonnement de députés et la fusillade sur les boulevards.

Ce que l'historien retient aussi — et que le texte flaubertien n'oublie pas — ce sont les «célèbres»<sup>4</sup> brochures réactionnaires aux titres significatifs (*Dieu le voudra, Les Partageux*) qui comportent, dit le texte flaubertien, des «dialogues en style villageois, avec des jurons et des fautes de français, pour éléver le moral des paysans».

Ou «les rumeurs les plus absurdes», que diffusait en particulier *Le Constitutionnel*, pour discréditer les membres du Gouvernement provisoire

On croyait aux purées d'ananas de Louis Blanc, au lit d'or de Flocon, aux orgies royales de Ledru-Rollin.

Ou encore les formules consacrées, les clichés idéologiques, comme le fameux «bras de fer» que réclame la France, auquel notre collègue Françoise Gaillard a consacré une étude<sup>5</sup>.

Ainsi donc, en collationnant l'ouvrage de Girard et *Bouvard et Pécuchet*, j'ai pu établir de façon convaincante l'ajustement de la fiction flaubertienne aux principaux «moments reçus» de l'Histoire, telle que l'écrivent les historiens qu'on pourrait qualifier de républicains<sup>6</sup>.

Or, il s'agit, en l'occurrence, de bien davantage que d'un souci vériste. Quand l'érudit Alberto Cento nous communique une de ses découvertes: le discours du curé de Chavignolles, bénissant l'arbre de la liberté, s'inspire d'un document authentique, le Mandement de Mgr Parisis, évêque de Langres<sup>7</sup>, il donne une nouvelle preuve de la documentation minutieuse de Flaubert. Mais cette minutie reste ignorée du commun des lecteurs qui ne lit pas le texte dans une édition savante. En revanche, quand Flaubert sélectionne les mêmes faits significatifs que l'historien de profession, quand il utilise les «moments reçus» des manuels pour articuler la diégèse de son roman, il témoigne du souci de donner, aux yeux du grand public, une réalité évidente et un sens bien visible à ce que j'appellerai le vecteur historique de la fiction; et de subordonner explicitement la biographie fictive de ses héros aux enchaînements tels que les interprètent les historiens.

Et je pourrais faire intervenir ici un indice qui ne trompe pas. Tout comme il arrive fréquemment que le texte balzacienn n'explique pas le «censément connu» des lecteurs (en particulier les réalités de la vie parisienne), le texte flaubertien se contente souvent, en ce qui concerne les faits historiques de cette période, de simples allusions. Ce non dit ou cet implicite dessinent en creux tout un savoir censément partagé par ceux auxquels Flaubert destine son roman. Car l'Histoire que vivent Bouvard et Pécuchet, c'est le proche passé de ce public. Lorsque nous lisons que Pécuchet «blâma la manière féroce dont on traitait les insurgés», cette allusion suffisait, à l'époque, pour rappeler les massacres de juin 1848. La loi Falloux était une opération politique suffisamment «reçue» (en 1880, elle était toujours en vigueur) pour que le texte

puisse se contenter de mentionner «la loi du 15 mars» dans la scène où le curé s'emploie à réduire à l'obéissance l'instituteur Petit. Et les lecteurs du temps, au contraire de ceux d'aujourd'hui, ne devaient avoir aucune difficulté à déchiffrer le résumé de dialogue suivant

Une autre fois, Vaucorbeil défendit les circulaires de Ledru-Rollin.

Foureau riposta par les 45 centimes.

Il s'agit de trois circulaires que Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur dans le Gouvernement provisoire, avait adressées aux commissaires qui remplaçaient les préfets et dont la troisième leur attribuait des pouvoirs illimités. Quant aux 45 centimes (par franc)<sup>8</sup>, c'est une majoration de 45 % des contributions directes, que le Gouvernement provisoire avait décrétée pour renflouer les caisses de l'Etat.

\* \* \*

Il est temps d'aborder d'autres aspects de mon sujet. Et je voudrais revenir sur la notion même d'Histoire au présent. On pourrait me chercher querelle sur cette qualification. En 1880, au moment où la mort interrompt le travail de Flaubert et où commence la publication posthume de *Bouvard et Pécuchet*, la Révolution est vieille de trente-deux ans, l'Empire issu du coup d'Etat est tombé, et l'Histoire de la II<sup>e</sup> République a déjà trouvé sa forme et son discours définitifs. Comment, dès lors, parler d'Histoire au présent? D'autant plus qu'un récit est toujours rétrospectif et que le narrateur en connaît d'emblée le dénouement. Sans doute. Je n'ai pas oublié qu'il n'y a de récit que du révolu; et que la rétrospection est donc la fatalité du récit, qu'il soit historique ou fictionnel. Mais je n'oublie pas non plus qu'une autre loi du récit, et particulièrement de la fiction, est de transformer le rétrospectif en prospectif. De raconter le révolu, mais tel que l'ont vécu des personnages pour qui le dénouement était encore un à venir ignoré. Bref, que raconter, c'est refaire le passé comme encore à faire.

De cette double loi du rétrospectif existentiel et du prospectif fictionnel, le romancier — et le narrateur, son substitut dans la fiction — peuvent tirer des effets opposés. Le problème est donc de déterminer si la rétrospection, inévitable, permet au narrateur

de mettre en lumière la naïveté, l'aveuglement des personnages; ou si elle va être utilisée au contraire au bénéfice de ces derniers, pour rendre sensible et manifeste leur perspicacité. Dans le premier cas, la perspective du narrateur et celle de ses héros seront, sinon antinomiques, du moins discordantes (perspectives déboîtées); dans l'autre, elles seront concordantes ou emboîtées.

Flaubert est passé maître dans l'emploi de perspectives déboîtées pour en tirer des effets d'humour grinçant et de sarcasme. Qu'on songe à la façon dont le texte évoque les émois d'Emma Bovary, les sentiments de Léon ou de Charles. J'ai rappelé tout à l'heure la double lecture qu'appelle *L'Education sentimentale*. Ici même, dans le chapitre VI, voici un passage où le point de vue des personnages n'est évidemment pas celui du narrateur.

Une nuit, Pécuchet fut réveillé par le craquement d'une botte dans le corridor. La veille comme d'habitude, il avait tiré lui-même tous les verrous — et il appela Bouvard qui dormait profondément.

Ils restèrent immobiles sous leurs couvertures. Le bruit ne recommença pas.

Les servantes interrogées n'avaient rien entendu.

Mais en se promenant dans leur jardin, ils remarquèrent au milieu d'une plate-bande, près de la claire-voie l'empreinte d'une semelle — et deux bâtons du treillage étaient rompus. — On l'avait escaladé, évidemment.

Il fallait prévenir le garde-champêtre.

Comme il n'était pas à la mairie, Pécuchet se rendit chez l'épicier.

Que vit-il dans l'arrière-boutique, à côté de Placquevent, parmi les buveurs? Gorgu! Gorgu nippé comme un bourgeois, — et régala la compagnie.

Cette rencontre était insignifiante.

Le lecteur a compris depuis longtemps, grâce au narrateur, que Gorgu passe ses nuits dans le lit de Mélie, la servante des deux héros. C'est sans doute celui-ci qui a contaminé la jeune femme et qui est le père de l'enfant qu'on prétendra plus tard faire endosser à Bouvard. C'est dire que cette rencontre, en ce qui concerne la figure politique de Gorgu comme sa vie privée, est tout sauf «insignifiante».

Mais qu'en est-il du jeu des perspectives quand il s'agit des sentiments ou des vues politiques de Bouvard et de Pécuchet.

En bonne méthode, il faut commencer par distinguer ce qui est le fait du narrateur (le récit) de ce qui doit être mis au compte

des personnages (les pensées ou les propos que le texte leur attribue).

La position idéologique de la voix narrative est, dans ce chapitre, sans ambiguïté. Pas l'ombre de bienveillance, chez le narrateur, à l'égard des bourgeois chavignolais, de leurs opinions réactionnaires, de leur égoïsme féroce, de leur peur au moindre signe de violence contestataire<sup>9</sup>. La vigueur de la dénonciation se manifeste en particulier par des effets réjouissants d'humour narratif — ce que Malraux appellerait des ellipses, soit la juxtaposition brutale de deux énoncés. En voici trois exemples :

Bientôt commença l'expédition de Rome à l'intérieur<sup>10</sup>.

En haine des idées subversives, l'élite des bourgeois parisiens saccagea deux imprimeries. Le grand parti de l'ordre se formait.

— Cet «exploit» de la Garde nationale est un fait historique (le 19 juin 1849). Mais ce qui m'intéresse, c'est sa mise en écriture.

Lors d'un dîner donné par le comte de Faverges

— «Que voulez-vous ! Louis XVIII a légalisé la spoliation ! Depuis ce temps-là, le régime parlementaire vous sape les bases !...»

Un roastbeef parut — et durant quelques minutes on n'entendit que le bruit des fourchettes et des mâchoires, avec le pas des servants sur le parquet et ces deux mots répétés : «Madère ! Sauterne !»

Ou encore, pour l'annonce du coup d'Etat

Pécuchet, pour le convaincre, prit un morceau de papier.

— «Je trace obliquement une ligne ondulée. Ceux qui pourraient la parcourir, toutes les fois qu'elle s'abaisse, ne verront plus l'horizon. Elle se relève pourtant, et malgré ses détours, ils atteindront le sommet. Telle est l'image du Progrès.»

Mme Bordin entra.

C'était le 3 décembre 1851. Elle apportait le journal.

Or, ce qu'il y a de remarquable, c'est ceci : quand il s'agit des événements politiques, les pensées, les propos, les jugements des deux héros recoupent, plus exactement finissent toujours par rejoindre (puisque'ils font ici leur éducation) la perspective du narrateur. Entre leur position et la sienne, aucune discordance durable. Et si c'est le narrateur qui marque les articulations politiques dans l'enchaînement diégétique, les héros font une bonne lecture de ces faits significatifs.

Lorsque Bouvard, après l'élection triomphale du prince Bonaparte, dénonce la «sottise du peuple»; lorsqu'il s'offusque en entendant le comte de Faverges légitimer l'intervention à Rome alors que celui-ci contestait le droit de la France à intervenir dans les affaires de Pologne; lorsque les deux héros sont consternés par le coup d'Etat; lorsque enfin Pécuchet fait le bilan de leur expérience durant toute cette période

Puisque les bourgeois sont féroces, les ouvriers jaloux, les prêtres serviles — et que le Peuple enfin, accepte tous les tyrans, pourvu qu'on lui laisse le museau dans sa gamelle, Napoléon a bien fait! — qu'il le bâillonne, le foule et l'extermine! ce ne sera jamais trop, pour sa haine du droit, sa lâcheté, son ineptie, son aveuglement!

il n'y a entre ces propos, ces réactions, leur pessimisme, et l'optique du narrateur nulle divergence. Tout se passe comme si Bouvard et Pécuchet acquéraient peu à peu, jour après jour et à chaud, le savoir déjà constitué du narrateur, de telle sorte qu'ils peuvent finalement partager et exprimer ses conclusions.

En ce qui concerne le statut, ici, de la narration, il faut d'ailleurs tenir compte d'une autre de ses caractéristiques. J'ai distingué la voix narrative de celle des personnages. Mais l'on sait que, dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert joue magistralement d'énoncés dont l'attribution est indécidable puisqu'on peut les entendre aussi bien comme des fragments de discours indirect libre (ce serait donc la pensée du personnage) que comme des énoncés à mettre au compte du narrateur. L'ambiguïté qui en résulte fait la singularité du roman. Quels en sont les effets? Quand il s'agit de débats «livresques», l'effet est déroutant. On ne sait plus qui parle. Avons-nous affaire à des citations non marquées, à des résumés de livres ou à des opinions qu'on ne sait à qui attribuer. En revanche, quand il s'agit, comme ici, de réflexions sur la politique, je dirai que l'ambiguïté profite aux héros. Car si nous leur prêtons trop de perspicacité en leur attribuant des opinions qui sont en fait celles du narrateur, cela ne peut que renforcer leur accord avec les valeurs du narrateur.

C'est dire que, de toutes les façons, la narration, dans ce chapitre VI, sert les personnages en tant que témoins de la vie politique. La sélection des événements significatifs est le fait du narrateur. Mais à aucun moment Bouvard et Pécuchet ne paraissent inattentifs aux enjeux, ni insuffisants quand il s'agit d'interpréter ces faits pour en dégager les causes de la brève existence de la II<sup>e</sup>

République. La rétrospection, inévitable, est donc entièrement reversée au crédit des deux personnages. Les seuls à Chavignolles qui soient véritablement patriotes et qui aient cru à la démocratie; les seuls à témoigner de la sympathie envers les victimes de la répression et de l'ordre moral<sup>11</sup>, les seuls sensibles aux sophismes de leurs interlocuteurs. En mettant ses héros en position d'affronter l'Histoire au présent, Flaubert les soumettait à une espèce d'examen. Or, je dirais volontiers que de toutes les épreuves auxquelles ils sont soumis (assimiler un savoir livresque, maîtriser une technique ou avoir une vue juste de la réalité), l'épreuve de la politique est la seule qu'ils subissent avec succès.

Flaubert les a voulu tels. Ils sont ici, non ses têtes de Turc ou ses souffre-douleur, mais ses porte-parole. Tout comme ils devaient être ses délégués pour la *Copie* et le *Dictionnaire des idées reçues*<sup>12</sup>.

Cependant, en ce qui concerne la relation entre la fiction (ou ses personnages) et l'auteur, les rapports sont plus profonds et plus intéressants encore.

Ce que Bouvard et Pécuchet vivent au jour le jour, c'est le proche passé de Flaubert. Mais c'est tout autant son propre présent. Comme l'a fort bien montré Claude Duchet dans une étude consacrée à l'écriture de l'Histoire dans les scénarios de Rouen et dans le texte définitif<sup>13</sup> — et cela en collationnant le travail de Flaubert sur le roman et sa correspondance, celui-ci vit, en 1877-1878, une situation historique identique à celle de ses héros. Même idéologie de l'ordre moral, même mythe du sauveur. Remplacez Napoléon par Mac-Mahon, le coup d'Etat du 2 décembre 1851 par le coup de force de Mac-Mahon, le 16 mai 1877, pour éliminer le ministère républicain de Jules Simon, c'est le même scénario, la même violence au service de la réaction et, de la part de Flaubert, une réprobation identique quand bien même il s'avoue «très mince républicain». Lorsqu'il achève un billet à Zola, en octobre 1877, par cette clause: «Merde pour l'ordre moral», il ne fait qu'exprimer brutalement ce qu'il est en train de dire, romanesquement, dans *Bouvard et Pécuchet*. En veut-on une preuve amusante? Il écrit à Laporte, le 1<sup>er</sup> novembre 1877: «A bientôt. Rem... pour Mac-Mahon» et il signe Bouvard.

Ce qui éclaire d'un jour fort intéressant cette notion d'Histoire au présent. En ce qui concerne la genèse et l'élaboration de ce chapitre VI de *Bouvard et Pécuchet*, c'est tout autant de son Histoire au présent que de son proche passé que Flaubert s'est inspiré. Et c'est sa propre aversion pour l'idéologie de l'ordre moral,

telle qu'elle se donnait libre cours en 1877, qu'il a prêtée à ses deux héros. C'est pourquoi leur constat d'échec *in fine*

Bouvard songeait: — «Hein, le Progrès, quelle blague!»  
Il ajouta: — Et la Politique, une belle saleté!»

mérite toute notre attention.

Ce constat paraît simplement répéter ou confirmer les conclusions d'expériences antérieures:

Pécuchet baissa la tête.  
— «L'arboriculture pourrait bien être une blague?»  
— «Comme l'agronomie!» répliqua Bouvard.

D'où ils conclurent que la Physiologie est (suivant un vieux mot) le roman de la médecine.

Bouvard jeta son havresac par terre, en déclarant qu'il n'irait plus loin.

La géologie est trop défectueuse!

Ils en conclurent que la syntaxe est une fantaisie et la grammaire une illusion.

En réalité ces constats antérieurs doivent être dits impertinents, tant l'insuffisance et l'incompétence des personnages sont patentées. Tandis que tout le mouvement du chapitre VI, les événements que Bouvard et Pécuchet ont vécus et surtout la façon dont ils les ont interprétés, fait apparaître leur dégoût de la politique comme la seule conclusion valable.

Elle l'est pour la période 1848-1851. Mais elle l'est tout autant, aux yeux de Flaubert, pour les débuts de la III<sup>e</sup> République. Ce qu'il se proposait d'offrir à ses lecteurs avec *Bouvard et Pécuchet*, c'est donc aussi la possibilité de déchiffrer leur propre actualité. *Bouvard et Pécuchet*, ou Comment lire la politique de Mac-Mahon. De ce point de vue, le chapitre VI, c'est encore, en 1880 quand le roman est publié, l'Histoire au présent.

\* \* \*

Cette «valeur» de Bouvard et de Pécuchet pour et selon Flaubert — libre à chacun de nous de partager ou de refuser leur pessimisme — puis-je m'en servir enfin pour éclairer le projet de l'écrivain?

Il convient d'abord de relativiser cette positivité. Je n'oublie pas que j'ai, moi aussi, sélectionné, ne retenant du chapitre VI que les éléments qui m'intéressaient pour construire mon exposé.

Il faut replacer ce chapitre dans son contexte, soit entre deux échecs: celui de leur enquête historique (chapitres IV et V) et celui de leurs entreprises amoureuses (chapitre VII), l'un avec Mélie et l'autre avec Mme Bordin. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la lucidité des héros est à éclipses. De plus, à l'intérieur même du chapitre que j'ai étudié, il faut tenir compte d'autres aspects. Bouvard et Pécuchet ont été, eux aussi, saisis du «vertige de la députation»; sur ce point, ils ne valent guère mieux que les notables de Chavignolles qui leur servent par ailleurs de repoussoirs. Quand ils recourent aux livres (à propos du droit d'intervention, du droit divin, des doctrines socialistes), nous retrouvons souvent le malaise que les chapitres antérieurs nous ont fait éprouver: un défilé de citations, de résumés fallacieux et de jugements péremptoires. Ce n'est pas d'eux que nous pouvons attendre la présentation intelligente — et intelligible — d'une doctrine. Je rappelle enfin que ce sont les mêmes bons observateurs de la vie politique qui se montrent si peu perspicaces quand il s'agit des manigances de Gorgu, de ses relations avec Mélie — et tout aussi bien de la figure de parfait opportuniste que Gorgu incarne tout au long du récit. Bouvard et Pécuchet lisent bien mal ce personnage politique qui est pour nous très significatif.

Alternativement ou même simultanément grotesques et attachants, naïfs et perspicaces, incomptents et judicieux, Bouvard et Pécuchet posent ici, de façon particulièrement pressante, le problème de leur statut de personnages de roman. Ce refus d'une norme importante du genre — la cohérence des personnages — sur quoi ouvre-t-il? Faut-il y voir une manifestation de ce qu'on a appelé la modernité de Flaubert, annonçant par ce «roman» qu'on a dit inclassable les grandes contestations du XX<sup>e</sup> siècle? Tout autant qu'un projet de l'auteur — il souhaitait mettre les lecteurs dans l'embarras — j'y verrais l'effet des circonstances. Non seulement la mort qui a empêché Flaubert d'achever son livre. Mais aussi la très longue élaboration de l'œuvre, interrompue par d'autres rédactions, et, durant toutes ces années, l'évolution, je dirais non maîtrisée, du projet initial. D'abord conçus comme des héros négatifs (l'épopée en farce), les deux bonshommes sont devenus peu à peu — mais partiellement — le truchement qui permettait à l'auteur d'exprimer ce qu'il avait sur le cœur: son mépris pour les prétentions grotesques de la science du temps, pour les partis au pouvoir et pour la politique.

De ce point de vue, *Bouvard et Pécuchet* dirait aussi une histoire: celle de la dérive d'un projet romanesque. Histoire difficile

à raconter puisque manquent ici et les dates précises et les enchaînements significatifs qui rendent lisible, dans le chapitre VI, la brève existence et la mort de la II<sup>e</sup> République.

Jean-Luc SEYLAZ.

#### NOTES

<sup>1</sup> Lorenza Maranini, *Il '48 nella struttura della «Education sentimentale»*, Pisa, 1963.

<sup>2</sup> L'autre ouvrage «classique» de référence: Maurice Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la République* (Paris, Le Seuil, 1973), confirme, sur le point qui m'intéresse, la leçon de Girard.

<sup>3</sup> Par la voix de Pécuchet, le texte flaubertien rappelle la brutalité de la répression. Mais il ne dit rien de la mort du général Bréa et de celle de Mgr Affre, victimes des émeutes. Cette omission (ou cette sélection) n'est pas innocente.

<sup>4</sup> Agulhon dixit.

<sup>5</sup> «Petite histoire du bras de fer, ou comment se fait l'Histoire», *Revue des sciences humaines*, tome LIII, n° 181, janvier-mars 1981. - Dans ces deux derniers cas, signalons les réemplois flaubertiens. Les rumeurs apparaissent déjà dans l'*Education sentimentale*, au cours d'un dîner chez les Dambreuse. Quant au «bras de fer», qui figure deux fois dans *Bouvard et Pécuchet* (dans la bouche de Foureau puis dans celle du comte de Faverges), il avait déjà servi au père Roque, dans l'*Education*, et il constitue la matière de la rubrique *bras* dans le *Dictionnaire des idées reçues*.

<sup>6</sup> J'ai consulté deux historiens du XX<sup>e</sup> siècle. Mais leur interprétation apparaît déjà, à certains égards, chez Garnier-Pagès, qui publie en 1860-61 les onze volumes de son *Histoire de la Révolution de 1848*. Flaubert, nous le savons, l'avait lu et en avait tiré des résumés.

<sup>7</sup> Reproduit par Garnier-Pagès et dans les *Hommes de 1848* de Vermorel.

<sup>8</sup> «les fameux quarante-cinq centimes», écrit Agulhon.

<sup>9</sup> Agulhon écrit: «Le parti de l'ordre était le parti de la haine parce qu'il était celui de la peur.»

<sup>10</sup> Formule célèbre de Montalembert, que Marx cite dans le *18 Brumaire*.

<sup>11</sup> Agulhon relève que la province a très peu réagi à la répression des émeutes de juin 48.

<sup>12</sup> Dans la fiction, ce sont eux qui sont censés avoir constitué ces florilèges accablants où le choix des citations, tout comme les cibles visées, sont typiquement flaubertiens.

<sup>13</sup> «Ecriture et désécriture de l'Histoire dans *Bouvard et Pécuchet*», in *Flaubert à l'œuvre*, Paris, Flammarion, 1980. — Cette partie de mon exposé lui doit beaucoup.

J.-L. S.